

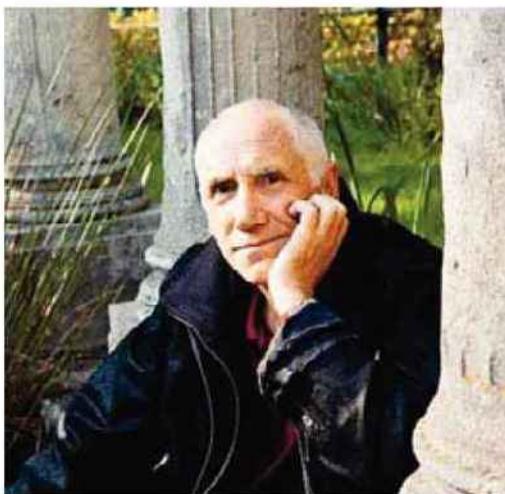


# Suspense

**RENÉ FRÉGNI**

## L'ÉCRIVAIN DE LA BALLE

Sans faire du polar pur jus, l'auteur offre une littérature à base de faits divers réels... directement sortis de prison. Rencontre à Marseille.



Panier. Trop souvent viré du collège, il commence à travailler par ici, avec son père peintre en bâtiment. Réfractaire au service militaire, considéré comme déserteur, il est condamné à six mois de prison. Il y découvrira la littérature de Camus, Giono et Céline. S'évadant avant la fin de sa peine, il parcourt l'Europe clandestinement pendant cinq ans. De retour à Marseille, il devient infirmier dans un hôpital psychiatrique. C'est là qu'il commence à écrire. « Quand tu assembles ces trois périodes, ça donne un roman noir. Un

belle et lui demande de l'aide... La suite du récit conserve la forme du journal intime, mais brouille la frontière entre vrai et faux : on y voit un écrivain qui s'implique jusqu'à risquer sa vie, un auteur dépassé par l'intrusion du réel.

### LA FASCINATION DU MAL

Le « vrai » Frégni, lui, n'est pas dépassé. Les truands, il connaît. Il ne fait pas mystère d'avoir « bel et bien hébergé un évadé pendant cinq jours », tout en précisant : « Je ne suis complice de rien. Et j'ai tellement maquillé les faits, mixé deux ou trois affaires distinctes... J'ai modifié le nom du mec [qui s'appelle ici Kader], celui de la prison dont il s'évade, j'ai changé un max de choses. Mon Kader est en fait la symbiose de deux détenus que j'ai connus. » S'il est attaché à ces truands, c'est parce qu'ils sont au-delà de la transgression. Or, j'ai toujours aimé la transgression. La fascination pour le mal. Non pas pour le pratiquer, mais pour l'observer, essayer de le comprendre, le pénétrer ». *Les Vivants au prix des morts* est marqué du sceau de la pensée de Georges Bataille : « Quand la littérature s'éloigne du mal, elle devient ennuyeuse. » Cette phrase, il la clame devant nous sur le Vieux-Port. Et le Frégni « de papier » la déclame à un commandant de police, dans une scène magistrale du roman qui, chez lui, brouille le réel à bien des titres. **Hubert Artus**

**M**ÊME LES TITRES ONT DES HISTOIRES. Celui du nouveau livre de René Frégni vient du temps de l'école buissonnière.

« Alors que je terminais l'écriture de celui-ci m'est revenu en mémoire le cri des poissonnières du Vieux-Port, où j'ai passé des journées en séchant l'école, nous raconte l'auteur. A midi, elles criaient : "Les vivants au prix des morts !" Car elles bradaient ainsi les crustacés et les poissons encore vivants, pour s'en débarrasser. Je me suis dit que si un touriste entendait ça, à l'époque des règlements de comptes à Marseille, il se ferait des idées... Ça collait avec mon livre. » Aujourd'hui, nous retrouvons Frégni à quelques mètres de l'endroit où, enfant, le désormais septuagénaire entendait ces cris.

### L'INTRUSION DU RÉEL

Né en 1947 dans des quartiers excentrés de la ville, il a passé son enfance et ses vingt premières années dans celui du

roman noir qui est ma vie », dit-il avec le sourire amusé. De fait, depuis le premier (*Les Chemins noirs*, 1988), bien qu'estampillés « romans » et racontant surtout des histoires de voyages, de femmes et de liberté, tous ses livres s'inspirent de sa vie. Et des destins croisés depuis 1990 lors des ateliers d'écriture qu'il anime dans les prisons à Avignon, aux Baumettes, à Luyes, Nice, ou Chambéry. « J'ai rencontré des auteurs de crimes passionnels, des proxénètes, des escrocs, des tueurs à gage. La glaise de mes romans, je les trouve dans les prisons », avance-t-il. C'est aussi le cas des *Vivants au prix des morts*. Un livre sous forme de journal, celui de l'année 2016, où le narrateur est clairement notre auteur. En panne d'inspiration, il arpente les sentiers et les collines de Provence (Frégni vit à Manosque depuis trente ans) à la recherche d'un sujet autour, pourquoi pas, de l'actualité liée aux attentats. Son téléphone sonne : il reconnaît immédiatement un détenu qui avait suivi ses ateliers aux Baumettes. Il vient de se faire



★★★ *Les Vivants au prix des morts* par René Frégni, 192 p., Gallimard, 18 €

Egalement : *Le Chat qui tombe et autres histoires noires* (nouvelles), 176 p., L'Aube, 16 €